

MAURIN DE L'ISLE

Devant Jérusalem, en l'an de Dieu 1244

Au pied d'une imposante muraille de maçonnerie, des flammes éclairaient la nuit. Leur danse donnait une apparence surnaturelle aux énormes blocs de pierre qui composaient l'ouvrage et à la haute porte de bois fortifiée. Assis autour de feux de camp, des hommes, des femmes et des enfants vêtus de haillons avaient l'air hagard. Plusieurs dormaient. D'autres discutaient pour tuer le temps, trop épuisés pour trouver le sommeil.

— Tu crois qu'on va jamais finir par entrer ? demanda avec un soupir de lassitude un homme âgé à son voisin plus jeune. Ça fait deux jours qu'on attend comme ça.

La pèlerine de l'homme qui venait de poser la question, serrée à la taille par une ceinture, était tachée et trouée. Sa barbe et ses cheveux longs et emmêlés dépassaient du capuchon

qu'il avait rabattu sur sa tête pour se préserver de la fraîcheur de la nuit. La lumière vacillante des flammes ne parvenait pas à cacher la crasse qui lui couvrait le visage et les cernes de fatigue qui soulignaient ses yeux. Ses vieilles chausses de cuir étaient percées et sa culotte était usée jusqu'à la corde. Il avait posé par terre le bâton sur lequel il s'était appuyé durant sa longue marche vers la Terre sainte. Dans le creux de ses jambes croisées se trouvait la besace de cuir où il conservait un peu de nourriture et les maigres biens qu'il transportait avec lui, dont la pièce d'or avec laquelle il devrait payer son entrée dans Jérusalem. Le regard perdu dans le feu crépitant, il faisait distraitemment tourner dans ses mains le chapeau de feutre à larges rebords qui complétait le costume de tous les pèlerins.

— Je l'espère bien, répondit l'autre avec un rire cynique. Après des mois de marche, la menace des brigands qui veulent nous détrouser, la faim, la soif, les bêtes sauvages, les sentiers escarpés, les ampoules aux pieds, la chaleur, les moines qui nous hébergent et qui nous nourrissent avec une bouillie qu'ils ne donneraient même pas à leurs cochons, les Sarrasins¹ qui nous haïssent et qui ne demandent pas mieux que de nous trancher la gorge,

1. Nom donné par les chrétiens aux musulmans.

ce serait quand même trop cruel de rester aux portes de la ville sainte.

— Tu as fait le pèlerinage de Jérusalem pour quelle raison, toi? interrogea le vieil homme.

— Pour la même que les autres, j'imagine, rétorqua le plus jeune en désignant de la tête les gens accroupis autour d'autres feux. J'espère obtenir le pardon de mes péchés et sauver mon âme.

— Qu'as-tu fait, au juste?

Le pèlerin soupira.

— J'ai eu la mauvaise idée de prêter de l'argent avec intérêts, avoua-t-il. C'est interdit par l'Église, mais il y a tellement de prêteurs que je ne croyais jamais me faire prendre. Lorsque mon crime a été connu, on m'a donné le choix entre l'écartèlement sur la place publique par quatre chevaux bien fringants ou une amende honorable¹ sur le tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La décision a été facile! Au moins, en prenant la croix du pèlerin, je savais que mes biens seraient protégés par l'Église et que ma famille serait en sécurité. Et toi?

— Moi? Ma fille est très malade. Le haut mal², selon le médecin. Le barbier l'a saignée

-
1. Demander pardon de ses péchés ou d'un crime en public.
 2. L'épilepsie.

jusqu'à ce qu'elle soit presque exsangue. L'apothicaire lui a fait avaler des potions de toutes sortes, toutes plus écœurantes les unes que les autres. Le prêtre l'a exorcisée pour chasser le démon. La sage-femme lui a donné des herbes et a dit des prières les soirs de pleine lune. Le chirurgien lui a même fait une trépanation¹, sans résultat. Je fais le pèlerinage pour obtenir sa guérison. Sinon, les remèdes vont tuer la pauvre avant la maladie.

— Tu crois que tu seras exaucé ?

— Je l'espère de tout mon cœur, soupira le père éploré en haussant les épaules. Le curé dit qu'il faut prier pour un miracle et avoir la foi. Mais je ne croyais pas que ce serait si difficile. Et puis, après six longs mois, qui sait ? Elle est peut-être déjà morte.

Un homme passa lentement derrière eux.

— Frère sergent Bérenger, interpella le pèlerin le plus âgé. Quand croyez-vous que nous entrerons à Jérusalem ?

L'individu avait un air vaguement menaçant. Une barbe touffue lui descendait sur la poitrine et la coiffe de métal qu'il avait rabattue sur sa nuque révélait un crâne rasé. Il portait une lourde cotte de mailles qui lui enveloppait le torse, les bras et les jambes et, par-dessus, un long manteau noir sur lequel

1. Une ouverture dans le crâne.

était cousue une grande croix rouge. Une ceinture de cuir soutenait une épée droite à deux tranchants dont sa main ne quittait presque jamais le pommeau, et une dague portée sur le côté droit. Il s'arrêta.

– Ne désespère pas, pèlerin, répondit-il en fixant sur l'interlocuteur un regard fier et perçant. Par la grâce de Dieu et avec la protection de l'ordre des Pauvres Chevaliers du Christ et du Temple de Salomon, vous êtes parvenus sains et saufs à Jérusalem. Demain, la porte Saint-Étienne s'ouvrira.

Sans rien ajouter, l'homme poursuivit sa ronde entre les feux de camp.

– Ces templiers... dit avec dépit l'homme plus âgé lorsque le chevalier se fut éloigné. Ils sont si arrogants.

– Peut-être, mais sans leur protection, nous ne serions pas ici aujourd'hui. Les brigands ou les Sarrasins nous auraient trucidés bien avant. Depuis un siècle, ils ont guidé des milliers de pèlerins vers la ville sainte et ils n'en ont pas perdu beaucoup. On dit qu'ils sont les meilleurs guerriers d'Occident. Moi, je n'aimerais pas me retrouver devant l'un d'eux sur un champ de bataille. Il paraît qu'ils ont l'obligation de combattre jusqu'à la mort à moins que leurs adversaires ne soient trois fois plus nombreux.

— Soit, je te l'accorde, ils sont courageux et efficaces. Mais on raconte aussi toutes sortes de choses étranges à leur sujet, répliqua le premier. Par exemple, que la protection des pèlerins n'est qu'un prétexte et que leur véritable mission est tout autre. Sous les ruines du temple de Salomon sur lesquelles ils ont installé leur commanderie de Jérusalem et dont ils tirent leur nom, serait enfoui un fabuleux trésor. On dit qu'ils le cherchent depuis plus d'un siècle.

— Bof... Tu sais, moi, tant que leur épée assure ma protection, ils peuvent chercher tout ce qu'ils veulent. De toute façon, qu'ils le trouvent ou pas, leur trésor, je n'en profiterai pas. Quoi qu'il arrive en ce bas monde, les riches s'enrichissent et les pauvres, eux, restent pauvres.

Tout à coup, un cri de terreur retentit dans la nuit.

— Un démon! s'écria une femme, la voix tremblante. Jésus-Christ, Notre-Seigneur, protégez-nous! C'est un démon!

Le cri de la pèlerine engendra aussitôt une grande commotion. Tirés de leur stupeur, les voyageurs se levèrent, alarmés, à la recherche du démon qui venait d'apparaître parmi eux. Une fureur incontrôlable s'empara des gens les plus proches de la scène. À l'unisson,

hommes, femmes et enfants ramassèrent leurs bâtons de pèlerin et s'élançèrent vers la source de l'agitation. Au son de cris sauvages, bâtons et coups de pied s'abattirent sur une victime encerclée.

– *VADE RETRO, SATANAS*¹! Retourne en enfer, démon! vociféraient les uns en frappant furieusement.

– Sorcier! Suppôt de Satan! Garol²! rageaient d'autres.

En un rien de temps, des mains puissantes saisirent par les bras un garçon aux cheveux noirs vêtu d'une tunique sale tachée de sang séché et de sandales. Sonné, il se rendit à peine compte qu'on lui liait les mains derrière le dos.

– Du bois! Vite! ordonna un homme, la voix pleine d'une frénésie meurtrière. Trouvez du bois pour faire un bûcher!

– Oui! Brûlons ce sorcier! hurla une femme. Brûlons-le!

– Au bûcher, le sorcier! cria une vieille.

– Au bûcher! Au bûcher! reprit la foule.

L'hystérie se répandit à la vitesse de l'éclair et on traîna la victime titubante vers un bûcher de fortune qu'on avait érigé à la hâte à l'aide de balles de foin réservées aux chevaux et

1. En latin: Arrière, Satan!

2. Loup-garou.

de morceaux de bois ramassés çà et là. Un homme alluma le tout avec une brindille et, lorsque les flammes furent bien hautes, quatre pèlerins empoignèrent l'intrus par les bras et les pieds. Ils prirent un élan et allaient le jeter dans le feu lorsque deux templiers, alertés par le bruit, accoururent en dégainant leur épée.

— Que se passe-t-il ici ? tonna l'un d'eux. Laissez-le et écartez-vous immédiatement, bande de grippemauds¹ !

La foule en colère obtempéra, craintive. Recroquevillé sur le sol, le garçon secouait la tête pour reprendre ses esprits.

— C'est un démon ! Un sorcier, frère sergent Bérenger ! déclara la femme qui avait crié la première en tendant un index tremblant d'indignation et de terreur en direction du jeune inconnu. L'instant d'avant, il n'était pas là et le moment d'après, il y était. Il est sorti tout droit de la muraille comme une apparition ! Je le jure sur la tête de feu mon père ! C'est un démon de l'enfer envoyé par les Sarrasins, c'est sûr !

— Je l'ai vu, moi aussi, renchérit un vieil homme en faisant sans cesse le signe de la croix. Ce que dit la joliette² est vrai !

1. Hypocrites.

2. Jolie.

– Calmez-vous, vilains! s'écria le frère sergent Bérenger avec autorité. Regardez-le! A-t-on idée de s'apeurer ainsi à la vue d'un gringalet sans armes?

Le templier s'approcha de la jeune victime, défit ses liens et lui tendit la main pour l'aider à se relever. Haletant, un filet de sang coulant d'une plaie à la racine de ses cheveux, un œil tuméfié et la lèvre enflée, le garçon promena sur les gens rassemblés un regard rempli de crainte en se frottant les poignets.

Le frère Bérenger le toisa et haussa un sourcil, l'air amusé, en rengainant son épée d'un geste habile.

– Il n'a pas l'air très fringant, votre démon, dit-il à la foule en ricanant. Vous l'avez si bien bastonné qu'il en a mal partout, le pauvre! Allez, dégagez, au nom de l'ordre du Temple! Il n'y a plus rien à voir ici!

À contrecœur, les pèlerins obéirent et s'éloignèrent en grommelant.

– Et éteignez-moi ça! ajouta le templier en désignant le bûcher.

– Je vous le dis, moi, que c'est un démon, ronchonna la femme qui avait surpris le jeune étranger, insatisfaite de la tournure des événements. Je l'ai vu apparaître. Que Dieu me foudroie à l'instant si je mens...



Dans un tunnel sombre et poussiéreux, plusieurs toises¹ sous la terre, un homme en sueur interrompit brusquement son travail et déposa sa lourde pioche. Il se redressa et, pour se donner une contenance, s'essuya le front avec sa manche détremmée et maculée de terre. Il avait ressenti quelque chose, il en était certain. Le temps avait semblé fluctuer. Mais l'impression était disparue aussi vite qu'elle s'était manifestée.

Il observa à la dérobée l'armature de fortune érigée par le maçon musulman. Elle paraissait solide, mais il ne s'y fiait pas. À une telle profondeur sous terre, le poids qu'elle devait supporter était énorme et, déjà, elle s'était écroulée plus d'une fois. Trop souvent à son goût. Peut-être avait-il simplement senti une vibration annonciatrice d'un effondrement prochain ? Sa gorge se serra à la seule idée d'être enfoui sous des masses de terre, de pierre et de ruines. Mourir si près du but, emmuré à jamais tout près de l'objet de sa convoitise. Quelle ironie !

Troublé, l'homme se remit à l'ouvrage avant que les autres ne remarquent son oisiveté et ne lui en fassent le reproche. La règle de l'ordre

1. Une toise vaut 1,95 mètre.

des Templiers était claire : le travail était une vertu. Il ne devait surtout pas l'oublier, au risque de subir les punitions d'usage.

Bientôt, il atteindrait ce qu'il recherchait.



Dans une misérable chaumière mal éclairée, un autre homme, très vieux, était penché au-dessus d'un bol en terre cuite rempli d'eau. Le front plissé par la concentration, les yeux mi-clos, le dos voûté par l'âge, il observait la scène qu'il y avait fait apparaître. Ce qu'il voyait était la réalisation de ses espoirs les plus fous. Alors que la mort approchait et qu'il avait commencé à désespérer, le *Mishpat* enfin était arrivé. Il avait vu de ses yeux vu une porte se matérialiser dans l'air et s'ouvrir. Le garçon en était sorti.

Il attendait depuis si longtemps qu'il arrivait à peine à le croire. Mais jamais la magie ne lui avait fait défaut. La vision était sans équivoque. Bientôt, avec l'aide du *Mishpat* et du dieu d'Israël, le Mal qui se terrait depuis si longtemps à Jérusalem serait détruit. Le Bien y serait établi pour l'éternité. Satisfait, le vieil homme agita des mains déformées au-dessus de l'eau en marmonnant une incantation. L'image disparut. Il vida le bol sur le sol et le remit sur la table. Puis il s'agenouilla et

remercia Dieu avec ferveur d'avoir bien voulu récompenser sa fidélité et sa patience.

Maintenant, il devait attendre l'occasion d'entrer en contact avec le *Mishpat*. Il avait la foi. En temps opportun, Dieu la lui indiquerait.



Lorsque le calme fut revenu, le frère sergent Bérenger s'approcha du garçon qui avait causé une telle frayeur aux pèlerins.

— Qui es-tu ? demanda-t-il en le regardant de haut.

Sans réfléchir, Manaïl prononça son nom dans la langue de Babylone.

— Maurin de l'Isle, répondit-il en réalisant qu'il parlait la langue de ce *kan*.

Le templier l'examina, l'air un peu sceptique. Son regard s'arrêta longuement sur sa tunique, où se mêlaient le sang frais causé par les coups de bâton et celui d'Ashurat, déjà séché.

— Ventre-Dieu ! Tu as bien étrange allure, jeune homme, déclara-t-il, un peu méfiant. Tu n'es pas de France comme les autres pèlerins, toi. D'où viens-tu, au juste, ainsi accoutré ? De Castille¹, peut-être ?

1. Espagne.

– Oui, c’est ça, de Castille, dit Manaïl, trop heureux de se faire suggérer une réponse acceptable. J’arrive de Castille.

À son grand étonnement, le garçon constata que les mots qui sortaient de sa bouche lui étaient étrangers mais qu’il les comprenait parfaitement. Les paroles que maître Ashurat avait prononcées dans le temple du Temps lui revinrent en tête : *Cet endroit ne fait pas que nous transporter dans d’autres kan. J’ignore comment mais, en le faisant, il nous transforme. Lorsque je suis arrivé à Babylone, je comprenais parfaitement la langue que les gens parlaient.*

– Et comment t’es-tu retrouvé à te faire chapelier¹ par ces manants ?

Manaïl hésita. Durant les brèves secondes qu’il avait passées à observer son nouvel environnement avant d’être remarqué, il avait déterminé que ces gens étaient des voyageurs. Il tenta de formuler une réponse crédible.

– Je... J’ai été attaqué voilà quelques jours. Des voyous m’ont détroussé et laissé pour mort. Lorsque je me suis réveillé, j’étais seul. Depuis ce temps, je cherche à rejoindre le groupe. Heureusement, j’ai réussi à retrouver mon chemin. J’imagine que la dame à qui j’ai

1. Frapper.

fait si peur ne m'a pas vu venir... supposa-t-il en haussant les épaules.

– Hmmm... À te voir, on dirait que tu t'es bien défendu, rétorqua le templier en toisant une fois de plus les taches sur sa tunique. De quoi avaient l'air tes agresseurs ?

– Je l'ignore. Il faisait nuit noire...

– Des estropiés¹, sans doute.

Le templier inspira profondément et considéra Manaïl pendant un court instant. Puis il parut prendre une décision.

– Tu ne peux pas rester seul ici. Aussitôt que j'aurai le dos tourné, ces illuminés vont se jeter sur toi de nouveau. Suis-moi, ordonna-t-il d'un ton qui excluait toute réplique.

1. Bandits.